

LES NOMBRES CONSACRÉS

DE L'ORIGINE ANTIQUE ET ÉGYPTIENNE DE QUELQUES EXPRESSIONS FAMILIÈRES

Jean-Claude GOYON

Institut d'égyptologie Victor-Loret

Université Lumière-Lyon 2

Qui d'entre nous, dans son existence, n'a jamais risqué "sept ans de malheur", vu "trente-six chandelles" ou, mieux encore, failli attendre "cent sept ans" ? Et bien que des modernismes d'expression, souvent fort peu imagés car empruntés à des langues étrangères, aient envahi fortement notre lexique, le fort vénérable répertoire des expressions toutes faites, dites à tort "populaires", demeure bien vivant dans nos mémoires et nos conversations. A tel point qu'elles viennent naturellement sans que, le plus souvent, la moindre question se soit présentée à nos esprits sur leur sens réel et, encore moins, sur le temps et les hommes qui les ont, les premiers, fait intervenir dans leurs propos.

Remontant, comme il est dit généralement "à la nuit des temps", c'est par des voies souvent aujourd'hui impénétrables que, de l'Orient, nous sont venues de multiples locutions, naguère constamment usitées. Beaucoup, si ce n'est la plupart, trouvent leur origine dans la vieille Égypte, comme le montreront les exemples retenus ici.

L'apport oriental aux christianismes d'Occident, face à d'autres modes de transmission qui demeurent encore inconnus, est, sans ambiguïté, le véhicule principal d'acheminement vers nos contrées gauloises de ces formules où le nombre consacré est souverain. Déjà auparavant, par les détours obscurs de l'introduction en Grèce et à Rome, puis dans les provinces conquises à l'ouest, des cultes d'Isis ou de Sérapis, l'empreinte orientale marquant le langage des adeptes se propageait; à partir du IV^e siècle avant notre ère et de l'occupation lagide de la Vallée, suivie de peu par celle des légions d'Auguste,

l'Égypte, terre de toutes les rencontres des peuples de la Méditerranée connaît une vaste mixité des hommes et des pensées. L'internationalisme romain agissant, qui envoie des recrues égyptiennes de la Thébaïde ou du Dodécaschène se faire martyriser à Vienne, par exemple, pour leur christianisme militant, ne peut qu'accroître l'introduction de mots et d'idées empruntés à tout l'Orient, jusque dans les terres les plus sauvages de l'Europe, en Germanie ou en Dacie.





Ces mots et ces idées demeurèrent là où on les avait apportés; ils durent seulement s'accommoder de nouvelles circonstances d'emploi. Lorsqu'elle expurgea le paganisme, l'Église catholique elle-même ne put agir totalement sur les mots et leur usage. Elle contribua même à maintenir vivante la tradition verbale païenne car elle la fit sienne. On édulcora, mutila, adapta à la doctrine, mais sans jamais pouvoir éliminer les racines originelles des lexiques empruntés, puisqu'ils étaient eux-mêmes inhérents aux espaces géographiques et historiques où était né le christianisme : le monde araméen, d'une part, l'Égypte et Alexandrie, d'autre part. Ainsi, il s'avéra impossible d'éliminer les expressions numériques héritées des sources écrites primitives. De l'Ancien au Nouveau Testament, de l'Apocalypse de saint Jean aux traités dogmatiques des Pères de l'Église, partout les Nombres consacrés dominant, demeurent et imprègnent les pensées.

Au premier rang de ces Nombres, Sept (7) évoqué en commençant est probablement de loin le plus connu. Qu'on se souvienne des sept péchés capitaux, des sept vertus théologiques ou des sept sacrements, des sept paroles du Christ mourant sur la croix, des sept douleurs de la Vierge, et de bien d'autres groupements numériques du même type que recèle la littérature chrétienne. Plus anciens, car issus du monde hébraïque, ce sont les sept jours de la création du monde de la Genèse ou le chandelier à sept branches et, venues cette fois directement de l'Égypte des Pharaons, les "sept vaches maigres" et les "sept vaches grasses" du songe de Pharaon qu'interpréta Joseph¹. Plus près de nous, sept, chez les occultistes, est le nombre sacré par excellence, symbole de l'harmonie du monde, qu'astrologues et alchimistes ont traduit par l'image des sept planètes et des sept principaux métaux, la source de

leur nomenclature passant pour être le mystérieux grimoire égyptien de Zozime de Panopolis, la cité d'Akhmim de Haute Égypte, miraculeusement préservé et transmis en Occident par la protection du Trismégiste. Nul mieux qu'Anatole France dans la *Rôtisserie de la Reine Pédauque*, n'a su, avec son art raffiné de l'écriture, définir avec autant de verve et d'élégance le vieux fond oriental et égyptien d'où ces "disciplines" pensaient tirer les sources de leur connaissance. Il est exact que, bien avant les Grecs et les Coptes, la Gnose ou la Kabbale, c'est en Égypte, au temps des Pharaons, qu'avait été établie la mystique du nombre sept.

Sans reprendre point par point une démonstration déjà donnée ailleurs², qu'il soit permis cependant, de rappeler quelques faits essentiels avant d'en revenir aux "sept ans de malheur" que l'on ne doit souhaiter à personne.

Dans la vieille terre d'Égypte, sept et ses multiples³ ont connu, au fil des textes religieux ou magiques – ce qui revient au même – une intense utilisation. Bien avant le Moyen Empire, les scribes sacrés s'étaient rendus spécialistes de la spéculation numérique puisque c'était un moyen philosophique en même temps qu'économique d'exprimer le divin et ses manifestations (en raison du peu de signes que la numération exigeait par rapport à l'écriture pleine en hiéroglyphes ou en hiératique). Pour eux, le nombre sept contenait le principe divin, la création émanée de lui et formait l'expression concrète de l'universalité cosmique⁴. Du même coup, sept était synonyme de "vie" ce que tout lettré pouvait démontrer très rapidement en mettant en œuvre un procédé d'écriture simple et polyvalent.

Ayant posé que Sept était l'univers animé par son créateur, le copiste antique écrivait cette notion de la sorte :  ou . Cet ensemble de barres donne le chiffre 7 et constitue, en même temps, l'abrégié du cosmos ayant en son centre l'énergie divine. Puisque, selon la pensée des temps pharaoniques, le but unique de la création est la vie, surtout celle des humains, il est tout naturel de pouvoir écrire le terme  (*nh, ankh*) "vivre, vie" en utilisant  "7". Pourtant, ceci est encore insuffisant dans le jeu constant de la mise en évidence de la relation

image/mot/concept propre à l'écriture sacerdotale de l'Égypte antique. Il faut surtout affirmer que la vie est le privilège suprême accordé aux humains et, avant tout, au peuple de la Vallée choisi par le divin, selon la doctrine, pour être l'unique détenteur et gardien des origines de la vie universelle.

Dès lors, l'écriture, avec une souplesse remarquable, se met au service de cet orgueilleux postulat et l'affirme. ⋮⋮⋮_2 , auquel on a dûment adjoint le déterminatif du lambeau de chair (l'incarnation) pour préciser la catégorie, est à la fois l'équivalent de 𓆎 "vie, ce qui vit étant incarné" et de la tête des êtres de chair, dont le premier est l'homme : 𓆎 .

En effet, c'est dans cette partie du corps que sont rassemblées les "sept ouvertures" vitales⁵, de même que le siège des cinq sens, et qui déterminent, chez l'homme, sa nature d'être "logique".

Le hiérogrammate pouvait donc, selon le sens et l'utilisation finale, faire appel à l'une quelconque des combinaisons visuelles que lui permettait l'emploi de sept barres verticales :

⋮⋮⋮_2 = 𓆎 𓆎 𓆎 = "tête"

⋮⋮⋮ = 𓆎 = 𓆎 = "vie"

𓆎 = 𓆎 = ⋮⋮⋮ = "sept / vie".

C'est à ce point qu'il nous faut retrouver les "sept ans de malheur" qui, comme chacun sait, découlent inéluctablement du bris accidentel d'un miroir et qui sont à l'origine de l'allégorie des "sept vaches maigres" et des "épis roussis" dévorants du songe Pharaon. Avant d'arriver jusqu'à nous, cet adage du miroir brisé cher à la sagesse des nations est, comme beaucoup de ses congénères, passé par le moule des astrologues et devins gréco-romains d'Égypte et d'ailleurs⁶ qui, pour prédire bon ou mauvais sort et jouer les onirocrités, utilisaient une coupe emplie d'eau, "miroir du temps" ou "de la Mort" qu'évoquent aussi les sagas bretonnes. Si l'eau se troublait sous les yeux du mage, en d'autres termes si le miroir "se brisait", le mauvais destin

faisait basculer l'existence du consultant vers le chaos, la douleur, la misère si ce n'est le trépas. Ceci est la leçon directe de l'application du principe égyptien de Maât. Toute chose, dans l'univers doit connaître son contraire, sans quoi la règle d'harmonie et d'équilibre que représente Maât ne peut avoir d'existence. Et si les circonstances sont réunies, si l'homme lui-même compromet l'équilibre et l'harmonie des forces cosmiques universelles, le pôle négatif de celles-ci triomphe de leur état positif instauré par le Créateur et s'impose à l'humain responsable. Toutefois, dans ce monde dualiste de la pensée de la vieille Égypte, les forces négatives de la démesure ne peuvent prévaloir qu'un temps déterminé : celui d'un cycle. Si, sept ans durant sept négations de la vie se manifestent, sept affirmations de sa prééminence contrebalanceront inéluctablement l'offense à la règle. Que l'Homme s'en donne les moyens et ne provoque pas l'ouverture du cycle infernal. L'époque des "sept vaches maigres" du récit biblique devra donc nécessairement laisser place à celle des "sept vaches grasses", car tout revient toujours à l'ordre préexistant, à Maât. Notre monde a oublié cette antique consolation, évitons donc de briser, malgré tout, le miroir !

Venons en, maintenant, à ce qui peut arriver brutalement à tout un chacun lorsqu'il éprouve un grand éblouissement à la suite d'une chute ou d'un traumatisme, tel un coup sur la tête. Il est de règle, dit-on, de s'exclamer lorsqu'on revient à soi : "J'ai vu trente-six chandelles !". Parfois raccourcie ou amplifiée, cette formule, a priori bizarre par le choix de trente-six, perd beaucoup de sa vigueur lorsqu'elle est abrégée en "voir des chandelles" ou grossie jusqu'à "mille chandelles". Communément, cependant, l'on entendra évoquer "trente-six" de ces luminaires. A nouveau, via les Grecs et les Romains, l'expression nous vient en droite ligne de la Vallée du Nil.

L'Égypte du passé, plus encore que les Babyloniens, a apporté à la définition du temps un soin extrême. Toute la science de ses prêtres astronomes s'est d'abord attachée à la définition de l'heure ; les observations nocturnes permirent ainsi d'établir le rythme diurne des douze heures que suivent douze heures de nuit débouchant sur notre concep-

tion, prétendument moderne, du “jour” de vingt-quatre heures⁷. De leurs longues veilles dans l’obscurité et de l’observation du lever d’étoiles spécifiques dans les cantons géométriques d’un cercle de 360° résultant des 36 divisions théoriques qu’ils avaient calculées formant un arc de 10° chacune, dès le III^e millénaire avant notre ère, les astronomes de la Vallée avaient, par là, défini les trente-six décans⁸ du ciel que connaît toujours notre zodiaque.

Selon l’expression même qu’utilisaient les sacerdotés “observateurs du ciel” (*baq pet*), terme rendu dans les textes grecs à partir des Lagides par le vocable “horoscopes” équivalent à “observateurs de l’heure”, le “travail” de l’étoile se levant, brillant puis se couchant dans le décan de la zone observée du ciel selon la période de l’année définissait pour eux une durée de temps nocturne. A partir de là, l’on établit puis compléta régulièrement des tables horaires de référence. Ceci, résultant de la mise en place des trente-six décans célestes, eut pour conséquence, l’année nocturne étant de 360 “jours”⁹, la définition d’une semaine de dix jours, réglée sur le nombre de divisions internes du cercle théorique d’observation des étoiles¹⁰; l’année solaire qu’il fallait naturellement compléter adjoignait à son comput les cinq jours supplémentaires, les “jours en plus de l’an” ou épagomènes.

Qui aurait imaginé, alors, que les révolutionnaires français de 1792 remettraient la décade à l’honneur, joueraient aux quilles ou au pharaon le *décadi*, croyant devoir aux Grecs “républicains” et à leur mois de trois décades ce qu’ils devaient, en fait, aux vieux Égyptiens enracinés dans leur idéal monarchique !

C’étaient ainsi trente-six *luminaires*, étoiles ou planètes décanales, que des yeux d’hommes dépourvus de tout moyen optique artificiel d’observation allaient scruter des siècles durant. De quoi, certes, être ébloui et, parfois même, y perdre la vue. Curieusement les observateurs du ciel du temps des Pharaons, malgré la vaste littérature conservée par les traités médicaux sur les maladies oculaires, n’ont pas laissé à la postérité le souvenir ou la plainte des tourments oculaires que beaucoup durent éprouver en avançant en âge. Il faut attendre leurs successeurs, astrologues, mages, devins astraux pour voir, dans leurs

écrits, les maladies des yeux attribuées en vrac aux dieux sidéraux. Eux seuls étaient cause de tous les troubles visuels y compris ceux dont souffraient leurs interprètes¹¹... Et parfois, comme ils en arrivaient à voir, de même que les patients qu'ils prétendaient traiter, "trente-six" ou "mille chandelles", c'étaient aux nébuleuses formées d'étoiles à peine distinctes, obnubilant la vision, qu'ils attribuaient l'action la plus nocive. Tombant du ciel, ceci valait bien un coup sur la tête !

Notons encore, au passage, que, sans l'exprimer ainsi mais du fait de leur observation des "trente-six luminaires", les vieux Égyptiens avaient aussi inventé le "semestre"¹², fort en vogue de nos jours dans les universités françaises. En effet, les célèbres plafonds astronomiques des tombes royales du Nouvel Empire, dont les données furent ensuite reprises jusqu'à l'époque romaine, répartissaient autour de Sirius (Osiris/Orion)¹³ deux "batteries de 18 décans (180 jours ou six mois), selon une stricte symétrie du temps annuel, elle encore émanation directe de l'application aux cycles de la règle de Maât.

A ceci s'ajoute, ce qui nous ramène quelque peu à l'importance capitale du nombre Sept abordé en commençant, que le septième mois de l'an, ouvrant, sous la conduite du décan personnifié Khnoumis, la seconde étape du cycle agricole annuel, sa moitié, était particulièrement important. Lorsque l'étoile dévolue à Khnoumis se levait dans son canton, déterminant la douzième heure nocturne et le début de la première décade du septième mois, les fastes agricoles à venir s'annonçaient avec la célébration de la "fête de Ptah"¹⁴ (*pth* "la terre qui s'ouvre largement") au cœur de la saison de la "Germination" (*Peret*), rendant tous les fruits des semences confiées au sol au mois de Khoïak, quatrième et dernier mois de la saison de "l'Inondation" (*Akhet*). Il s'en suivrait la période finale de la maturation des "Moissons" (*Shemou*) dont la clôture verrait le retour du Flot, Hâpy.

Est-ce à une notion voisine de cycle réversible qu'est due, dans la sagesse des nations, l'expression souvent entendue : "attendre" – ou plutôt ne pas vouloir attendre – "cent-sept ans", je ne saurais l'affirmer. Toutefois, le fait que l'on puisse s'exclamer avec impatience :

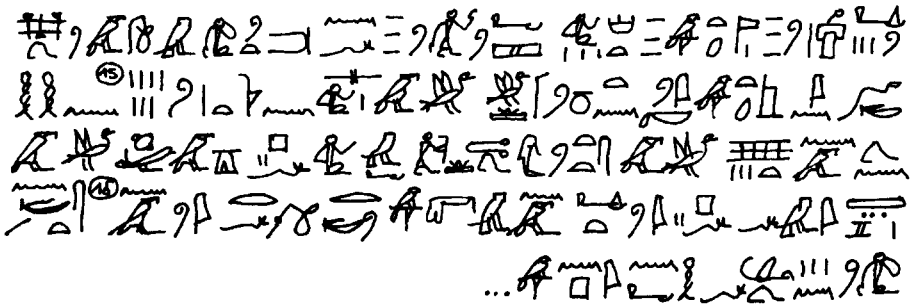
“Tout de même, ça ne va pas durer cent-sept ans cette histoire !” laisserait à penser qu’il en va bien ainsi. Jusqu’à peu, l’explication du nombre ne m’était apparue nulle part; je pense pouvoir, aujourd’hui, démontrer que c’est dans un mystérieux rituel pharaonique, demeuré jusqu’ici presque inconnu, que l’on trouve le prototype du tour familier à nos grands-parents comme, encore, à certains d’entre nous.

Le papyrus 35.9.21 du Metropolitan Museum de New-York¹⁵ est un long manuscrit hiéroglyphique trouvé à Meir en Moyenne Égypte vers 1914 dans la tombe d’un prêtre d’Horus nommé Imouthès (Imhotep). Datant du IV^e siècle environ avant notre ère, la copie manuelle d’Imouthès reproduit toute une série de documents liturgiques empruntés au répertoire sacré des bibliothèques de temples et souvent connus à travers d’autres documents parallèles, manuscrits ou monumentaux. Ainsi, par exemple, le papyrus new-yorkais donne des versions des rituels osiriens de la “sortie de Sokaris”¹⁶, de la “protection de la barque-*neshemet*”¹⁷ ou, encore, un exemplaire des “Révélations du mystère des quatre boules”¹⁸. En revanche, le texte du “Grand décret mis en œuvre à l’égard du nome d’*Igeret*... pour faire qu’Osiris soit souverain du nome d’*Igeret* (l’Autre-Monde)”, qui couvre les dix-sept premières colonnes du *volumen*, était demeuré inconnu dans sa totalité. Sans entrer ici dans le détail complexe de son contenu qui pourra prochainement, je l’espère, être livré au public, la composition, dans son fond comme dans sa forme, trouve son origine dans un fort vénérable rituel des funérailles royales. Comme beaucoup de textes anciens, celui que conserve le papyrus du Metropolitan Museum a été repris, après le Nouvel Empire, modifié pour son nouveau propos d’utilisation et réintégré dans le contexte des cérémonies de funérailles fictives mises en œuvre soit au mois de Khoiak, soit à des périodes anniversaires déterminées du cycle liturgique annuel.

Une bonne partie de l’ouvrage est constitué par un jeu rituel mettant en scène des acteurs et des actrices sacrées dont, bien sûr, Isis et Nephthys sont, en compagnie d’un chœur, les principales récitantes. Leurs livrets, plus encore que ceux qu’on a pu conserver d’autres œuvres “théâtrales” d’un type voisin, les “Lamentations” ou, plus

exactement, “Glorifications d’Isis et Nephthys” (papyrus de Berlin 3008), les “Veillées des Deux Sœurs” (*Stundenwachen*) ou les “Déplorations” du papyrus Bremner-Rhind¹⁹ atteignent des sommets élégiaques. S. Schott, dans ses “Chants d’amour de l’ancienne Égypte”²⁰, en avait traduit quelques extraits significatifs, sans, toutefois, retenir le passage précis qui, ainsi qu’on l’a dit, fournit la première et unique attestation de l’impossibilité humaine à “attendre cent-sept ans”.

Le voici donc :



“Elles tournent le dos, les déesses et les femmes²¹, et elles l’²²appellent. Cri dans le lointain.

Dire par Isis : « Où es-tu l’homme des **cent-sept années** de la recherche que mènent les (gens des) només, l’être illustre enlevé de ma main, celui-là sur qui la terre se désole, celui-là qui permet cela devant moi et qui, de plus, s’entête à cela ? »

Elles marquent leur crainte d’arriver tout près de lui avec Anubis ...”

Dans le martèlement des appels d’Isis face à l’inertie du corps embaumé de son époux bien aimé, cette désignation “homme des cent-sept ans” (dans le texte original *s n št-sfh*, soit cent ① et ② sept) n’avait jamais encore été relevée au fil de l’inventaire presque infini des qualificatifs que la riche imagination des scribes de la vieille Égypte avait attribués à Osiris, parangon des rois rois et modèle des morts dont la mémoire survit. Surtout, et cela est fort particulier, le ré-

dacteur antique a insisté sur le fait qu'il ne s'agissait pas de ce que Plutarque nommait la "lamentable quête d'Isis" mais bien d'une impatience croissante du peuple de la Vallée, les "nomes", la "terre", dont la reine Isis se fait le porte-parole. Au-delà de l'amour bafoué d'une compagne fidèle, de l'insensibilité d'un Osiris muet, inaccessible dans son inertie, la stance d'Isis exprime l'impossibilité humaine de supporter l'attente ou d'accepter la suppression de tout espoir : "Ça ne va tout de même pas durer cent-sept ans !".

On ne saura probablement jamais par quel mystère d'acheminement isiaque put aboutir en Grèce puis à Rome cette réminiscence de l'ancestral rituel psalmodié aux rives du Nil. Elle y parvint pourtant pour y demeurer et persister à vivre puisque nous l'employons encore !

Pour terminer cette incursion dans le "domaine des Nombres" du passé et des survivances étonnantes, qu'il me soit permis d'avancer mais, cette fois, à titre d'hypothèse une tentative d'explication sur la genèse d'une dernière expression "populaire" mettant en cause un nombre consacré par l'usage. Peut-être un peu oubliée, celle-ci est du ressort d'une langue peu châtiée mais que, le potache la partageant avec le truand, notre jeunesse a maniée. Au lycée, c'était : "Vingt-deux v'là l'pion (ou l'censeur ou, pire, son surnom peu flatteur) !", ailleurs, "Vingt-deux, v'là les flics (ou les poulets) !". Que l'honorable corporation des sergents de ville me pardonne, mais je doute qu'elle ait jamais eu la moindre idée du pourquoi de l'association de ces sobriquets à ce qui est un nombre sacré.

Pourtant, elle est moins saugrenue qu'il ne pourrait paraître. "Vingt-deux" équivaut à proclamer la fin d'un temps, d'un instant, d'une action, si ce n'est de tous les temps et de toutes les entreprises. Née en Palestine en des temps immémoriaux, la spéculation numérique qui fit de 22 un nombre significatif et non plus un simple chiffre double transita par l'Égypte, au temps où Memphis et Eléphantine accueillirent de solides colonies de mercenaires araméens, certains de confession juive, qui y demeurèrent jusqu'à l'époque romaine. Avec les combattants de Nectanébo ou de Ptolémée étaient venus, dès le IV^e siècle avant notre ère, les familles et les prêtres de Iahveh. Leurs re-

cherches, reprises ensuite par la Kabbale²³, sur l'organisation et la signification des vingt-deux lettres de l'alphabet hébraïques, devaient avoir ensuite une puissante influence sur une littérature religieuse largement répandue, en Orient comme en Occident, par les écrits gnostiques rédigés aussi bien en grec qu'en copte. On en retrouve les traces jusque dans le monde et les écrits islamiques dans la tradition des "vingt-deux filles d'Adam".

Un texte copte tardif dont un parallèle grec fut retrouvé jadis sur un papyrus de la Hofsbibliothek de Vienne²⁴ donne, c'est du moins ce que je crois, le fin mot du "Vingt-deux" fatidique. Selon ce très curieux document, le monde n'exista qu'après que le Créateur eut accompli ses vingt-deux œuvres, et chacun des vingt-deux signes consonantiques de l'écriture hébraïque, ainsi que chacun de leurs homologues numériques grecs, commémore et perpétue les étapes de la constitution de l'univers. Ainsi, les vingt-deux œuvres furent :

1 - le premier ciel, 2 - la terre, 3 - l'eau qui porte la terre, 4 - la partie souterraine de la terre, 5 - l'esprit ou pneuma sur l'eau, 6 - l'obscurité, 7 - la lumière ou le "feu", 8 - le firmament, 9 - l'eau du ciel et de la terre, 10 - le surgissement de la terre hors des eaux, 11 - les plantes sur le dos de la terre, 12 - les arbres, 13 - les astres, 14 - le soleil et la lune, 15 - leur cycle céleste, 16 - les poissons, 17 - les oiseaux, 18 - les monstres de la terre et de l'eau, 19 - toutes les bêtes sauvages, 20 - les bêtes venimeuses et les insectes, 21 - tout ce qui a quatre pattes ; alors, Dieu compléta l'univers par sa vingt-deuxième œuvre, l'être "qui parle", le *logikos* (λογικός), et il y eut l'Homme. Le monde fut ainsi achevé jusqu'au jugement dernier, ainsi que tous ses cycles, car 22 marqua la Fin.

Notes

- 1) Genèse XLI ¹⁻⁸ ; XLI ¹⁷⁻³³ : sept épis gras et pleins engloutis par sept épis maigres et roussis amplifient l'allégorie de la famine.
- 2) J.-Cl. Goyon, "Nombres et Univers" dans *La Magia in Egitto* (Milan, 1987), p. 61-62.
- 3) Soit 14 (7 x 2) ou 70 (7 x 10) et 77, 777, 7777; également 72 (7 x 10 + 2), 74 (7 x 10 + 4) ou 75 (7 x 10 + 4 + 1, l'origine) pour les mutations solaires nocturnes expliquées dans les livres royaux des XVIII^e à XX^e dynasties.
- 4) J.-Cl. Goyon, "Nombres et Univers", p. 64; voir également *Les Dieux-gardiens et la genèse des temples I* (*BdE* 93/1, IFAO, Le Caire, 1985), p. 185 sq.
- 5) J.-Cl. Goyon, "Nombres et Univers", p. 61-62; les lectures "normales" sont *sḫ* pour "7", *d3d3* ou *tp* pour "la tête". Sur l'être "logique", voir *infra*, p. 17, n. 24.
- 6) Fr. Cumont, *L'Égypte des astrologues* (Bruxelles, 1937), p. 161; l'opération se nommait lécanomancie ou hydromancie.
- 7) K. Sethe, *Zeitrechnung* III (*NAW* Göttingen, 1920), p. 103, 105 et 110-111.
- 8) O. Neugebauer & R.A. Parker, *Egyptian Astronomical Texts* III (Providence, 1969), *Decans, Planets, Constellations and Zodiacs*; *LÄ* 1/7 (Wiesbaden, 1974), col. 1036-1037, s.v. Dekane (J. von Beckerath).
- 9) K. Sethe, *Zeitrechnung* III, p. 97 sq.; à Babylone, le rythme était de 6 x 60 avec divisions 60, 120, 240 inconnues du système égyptien.
- 10) G. Daressy, "La semaine des Égyptiens" dans *ASAE* 10 (1910), 21-23 et 180-182.
- 11) Fr. Cumont, *L'Égypte des astrologues*, p. 173-174.
- 12) K. Sethe, *Zeitrechnung* II (*NAW* Göttingen, 1919), p. 44-45 et 47.
- 13) Le lever héliaque d'Orion dans le ciel du Sud en conjonction avec celui de Sothis / Isis (étoile de la constellation du Chien, *Canis Major*) marquait le début de l'année solaire / agricole de l'Égypte antique, correspondant à l'arrivée théorique de la crue au 1/1 (Thoth), environ le 17/18 juillet du calendrier julien.
- 14) Entre autres, S. Sauneron, *Esna* V (Le Caire, 1962), p. 20.

- 15) J.-Cl. Goyon, *Le papyrus d'Imouthès, fils de Psintaês et de Tjehenet au Metropolitan Museum of Art de New-York (PapMMA I, New-York, sous presse)*.
- 16) J.-Cl. Goyon, *RdE* 20 (1968), 63-96.
- 17) J.-Cl. Goyon, *Kêmi* 19 (1969), 23-65.
- 18) J.-Cl. Goyon, *BIFAO* 75 (1975), 359-399.
- 19) J.-Cl. Goyon, "La littérature funéraire tardive" dans *Hommage à J.-Fr. Champollion, Textes et langages de l'Égypte pharaonique III (BdE 64/3, IFAO, Le Caire, 1972)*, p. 78-79.
- 20) S. Schott, *Altägyptische Liebeslieder* (Zurich, 1950), p. 161-165.
- 21) Isis, Nephthys et le chœur de figurantes sacerdotales.
- 22) "Lui", comme souvent dans l'ensemble du document est, à la fois, Osiris et le pharaon.
- 23) Dans le *Sepher Yestsira* et les œuvres analogues postérieures, G. Casaril, *Rabbi Siméon Yochai et la Cabbale* (Seuil, "Maîtres spirituels", Paris, 1967), p. 41, 44, 46 où sont traduits les textes fondateurs.
- 24) A. Jacoby, *RecTrav* 24 (1902), 36-42 (réédition du traité mystique "d'Hebbelynck").

